



# 1

Un homme mort ressemble à un dormeur. C'est étonnant à quelle vitesse une vie peut être effacée.

Je repense à mon enfance. J'adorais attraper des bulles de savon et les crever. Cela me procurait une grande joie de raccourcir leur existence déjà brève. Je décidais si elles voleraient ou s'écrabouilleraient. Cela dépendait de mon pouvoir. Si l'une m'échappait, les suivantes devaient payer pour elle. Lorsque ma colère à l'égard des miraculées devenait ingérable, je renversais carrément le petit tube en plastique et éparpillais son contenu sur le pré. Le liquide savonneux s'enfonçait immédiatement dans le sol sec. Définitif. Quelques minutes plus tard, la tache humide sur la terre avait également disparu. Mon acte avait été effacé.

Je regarde le cadavre étendu devant moi. Cette vision possède un aspect presque réconciliant, purifiant. Tu t'enfonceras dans la terre et deviendras poussière.

Les humains sont si niais, parfois ! Nous fermons les yeux pour ne pas être vus, et accusons la mer si nous ne savons pas nager.

J'ai pensé à tout. Ne commence jamais une discussion si tu ne maîtrises pas tous les arguments. Ne commets jamais un meurtre si tu ne l'as pas parfaitement préparé. Je soulève le corps sans vie. Cela me demande énormément d'efforts, mais dans des occasions particulières, on peut puiser dans ses réserves.

Lorsque l'enveloppe terrestre s'affaisse, elle gît sur le sol dans une position hideuse. Je reste là pendant un bon moment.

Ma victime a mérité sa mort, elle devait expier des choses qu'elle avait faites. Ne vous méprenez pas : je n'ai pas éteint la flamme d'autrui pour que la mienne puisse perdurer. Absolument pas. J'ai fait ce qu'il fallait faire.

Percer les humains à jour est très facile. Mais hélas, ça n'a mené à rien. Juste une bulle de savon crevée. Le cerveau humain est si souvent disséqué et découpé. Mais la vérité, la voici, tellement pathétique : ce n'est que de la masse cellulaire.

Alentour, tout est calme. Bien qu'il pleuve dehors, il règne ici, à l'intérieur, un silence religieux. Je dois m'en aller. Le corps inanimé va connaître encore quelques aventures. D'abord, il sera découvert, ensuite il y aura une grande agitation et des pleurs. Après quoi, tout s'effacera. Comme si rien ne s'était produit. Les faits passés sous silence restent cachés. Ma conscience en est bien aise ! Ils ne chercheront

## *Ça va trinquer !*

pas longtemps. Pour quoi faire, de toute façon ? Ils se tiendront devant le cadavre. Impuissants. Ils parleront de coup du sort et d'accident. Leur compassion simulée se lira sur leurs visages mensongers. Ça empestera la province à plein nez.

Quels personnages pitoyables, dont l'horizon s'arrête à la limite de leur jardin ! Ils se vautrent dans leur familiarité, se rassemblent à chaque occasion, même la plus invraisemblable, pour discuter des soi-disant problèmes de ce monde. Ils se disent chrétiens. Comme les bouleaux... Lorsque vient la tempête, ils sont déracinés. Moi, en revanche, je suis comme le roseau. Lorsque vient la tempête, je plie. Je me relève à peine que l'heure de la revanche a déjà sonné. La vendetta a besoin de deux choses : du courage et de la patience.

Je l'admets, j'ai prié brièvement. Un petit *Notre Père*. Ensuite, j'ai tué la truie.

Un homme mort ressemble à un dormeur. Du moment qu'il n'y a pas de blessure visible. Avant de quitter la cave, j'éteins le ventilateur à gaz viticole.

On croira que c'était un accident.





## 2

Dans l'agence de banque Raika de Stinatz, Christian Zimmermann discutait avec une vieille dame. Il dirigeait la filiale depuis quelques années et était très apprécié dans le coin. Il faut aimer les gens quand on veut leur argent. Il l'avait très vite compris. On trouvait à Stinatz énormément de personnes dont les caves regorgeaient d'outils sophistiqués et qui, durant la Journée mondiale de l'épargne, s'accrochaient à leur tournevis. La Journée mondiale de l'épargne représentait à Stinatz une manifestation sociale aussi importante qu'un mariage ou l'inauguration d'une nouvelle toiture dans une petite chapelle à Dorfrand. Christian en était parfaitement conscient.

Aujourd'hui, il était aux prises avec un cas plutôt difficile. La vieille Mme Resetarits refusait catégoriquement de comprendre pourquoi son épargne ne lui rapportait pas davantage d'intérêts.

— Vous savez, madame Resetarits, nous avons subi une crise économique..., tenta d'avancer Zimmermann, mais il ne put poursuivre.

—En quoi ça me concerne, la crise ? râla Mme Resetarits. J'ai déjà surmonté des crises alors que cette banque n'existait même pas. Voilà que maint'nant, les banques s'en mêlent. C'est nous qu'avons construit ces terres. Sans cotte PIP ou je sais plus comment ça s'appelle. C'est quand même pas possible que mon argent se ratatine sur mon compte comme un jambonneau mal ventilé.

Zimmermann réprima un sourire, car évidemment, Mme Resetarits n'avait pas besoin de code PIN, vu qu'elle n'utilisait pas l'interface bancaire en ligne. Il s'efforçait, malgré son irritation, de rester aimable.

—Madame Resetarits, je comprends bien votre colère, mais les temps ont changé. Si vous voulez vraiment gagner davantage d'intérêts, je peux uniquement vous conseiller d'investir votre argent.

Le mot « investir » déclencha un nouvel accès de rage chez Mme Resetarits. Elle reposa le stylo à bille à l'effigie de la petite abeille d'épargne Sumsi si violemment sur son socle que la chaînette en tirebouchon continua à osciller pendant quelques secondes.

—Alors, excuse-moi, hein ! (*Mme Resetarits s'obstinait à le tutoyer*). À mon âge, ça servirait à quoi, exactement, que j'investisse ? J'en verrai jamais la couleur. Ça fait belle lurette que j'ai mis l'argent de mon enterrement de côté.

Zimmermann utilisa une courte pause pendant que la vieille dame reprenait son souffle pour amener un argument convaincant sur le tapis.

—Mais pour vos enfants, madame Resetarits.

— Pour ceux-là ? lança Mme Resetarits en le regardant droit dans les yeux. J'ai trimé toute ma vie et je devrais leur filer mes économies comme ça du jour au lendemain ? On m'a jamais fait de cadeau, à moi. Ils devront se débrouiller tout seuls pour gagner de l'argent. Surtout les petits-enfants. Ceux-là, ils sont seulement gentils quand je suis à l'hosto.

— Avez-vous déjà songé aux titres papiers-valeurs ? Ils sont bloqués pendant cinq ans et ensuite, rapportent des intérêts avantageux. Sans prendre trop de risques.

Mme Resetarits secoua la tête.

— Dis-moi, Christian, tu serais pas un peu bête aujourd'hui, ou quoi ? Qu'est-ce que je pourrais fiche de papiers-valeurs ? Tu sais pourquoi on les appelle papiers-valeurs ? Parce qu'un jour, ils valent plus rien. Je suis pas aussi stupide que j'en ai l'air. Je tomberai pas dans le panneau.

Mme Resetarits aperçut une coupelle avec des friandises Raika.

— Puis-je prendre un bonbon ? s'enquit-elle sans dévier son regard de Zimmermann.

Il acquiesça aimablement. Elle en saisit trois. Après quoi, elle se retourna et désigna un présentoir en carton arborant le skieur olympique Hermann Maier, qui accueillait les clients de la filiale les deux pouces levés.

— Et lui non plus, il reçoit pas d'intérêts sur son livret d'épargne ?

Zimmermann s'apprêtait à répondre quand Mme Resetarits fut prise d'une crise de logorrhée.

—Quand celui-là, il entre ici, il reçoit à tous les coups 8 %. Comme avec une bière bock. Mais nous, les petits épargnants, nous devons nous contenter d'une *Null Komma Josef* sans alcool.

Zimmermann jeta l'éponge. Il considérait qu'il avait tout essayé pour convaincre la vieille dame. Il orienta la conversation vers son issue.

—Madame Resetarits, pour l'instant, je ne peux hélas vraiment rien faire de plus, dit-il.

Puis il saisit un classeur qui était posé à côté de lui sur le comptoir.

—Je vous donne ces documents, lisez-les tranquillement chez vous et revenez me voir lundi, nous trouverons une solution acceptable pour vous.

Il tendit la pochette à la vieille dame.

Elle la prit à contrecœur. Après l'avoir feuilletée rapidement, elle leva les deux mains vers le ciel, comme si elle appelait le Tout-Puissant à son secours.

—C'est quoi, ce truc ? J'ai encore besoin d'un professeur pour me traduire ce bidule. Le temps que je comprenne tout ça, je serai déjà enterrée depuis belle lurette.

Zimmermann jeta de nouveau un coup d'œil à sa montre. Presque vingt minutes de retard. C'était très inhabituel pour son client suivant. Il était vraiment temps de la faire déguerpir.

—Madame Resetarits, soyez assurée que votre argent est chez nous entre d'excellentes mains.



Maintenant, je vous prie de m'excuser, mais il y a d'autres clients qui ont également besoin de mes services.

Mme Resetarits accueillit cette phrase comme une provocation.

—Je leur dirai qu'ils obtiendront que dalle. Dans un an, vot'banque pourrait bien avoir coulé.

—C'est comme vous voulez, madame Resetarits. Je vous souhaite une bonne journée, répliqua aimablement Zimmermann.

Avant de quitter la filiale, la vieille dame plongeait encore la main dans la coupelle de friandises.

—Pour les petits-enfants, balançait-elle à Zimmermann dans son dos avant de disparaître.

Le directeur de la filiale Raika de Stinatz regarda de nouveau l'heure, saisit son téléphone portable et composa un numéro. La messagerie vocale de son client se déclencha immédiatement. Quoique conscient de l'absurdité de son geste, il réessaya de l'appeler. Rien. Puis il tenta un autre numéro.

—Non. Il n'est pas à la maison, répondit Bettina Stipsits au téléphone.

—Il avait rendez-vous avec moi à 9 h 30, déclara Zimmermann.

—Oui, je suis au courant.

Bettina Stipsits était en train de se préparer un café.

—Il s'est rendu à la cave hier soir et a dit qu'il y passerait la nuit.

—Son téléphone portable est malheureusement éteint, précisa Zimmermann.

Bettina Stipsits réagit calmement. Cela arrivait souvent que son père conduise jusqu'à la cave, y boive, pour être précis, y boive trop, puis passe la nuit dans la petite chambre au-dessus.

— Il n'a sans doute pas entendu le réveil, le rassura Stipsits.

— Sans doute, répliqua Zimmermann.

Cependant, il était sceptique. Jusqu'alors, Alois Stipsits n'avait jamais manqué un rendez-vous à la banque. Du moins depuis que Zimmermann en était le directeur.

— Je vais y aller et le réveiller, ajouta Bettina. Il doit te contacter après, c'est ça ?

— Oui, merci. Il peut venir n'importe quand. Je suis toute la journée à l'agence.

Ils conclurent l'appel téléphonique sur ces mots.

\*

Lorsque Bettina Stipsits arriva devant la cave à vin au toit de chaume, tout avait l'air normal. La grosse Audi était garée à sa place habituelle. Le soleil en train de se lever baignait la maison d'une lumière paisible. Les couleurs automnales commençaient lentement à poindre. Le champ était encore légèrement humide et de la rosée scintillait sur l'herbe.

— Papa ! appela Bettina. Papa !

Elle gravit l'escalier extérieur vers le premier étage où se trouvait la petite chambre. Elle était fermée à clef. Comme personne ne réagissait après

*Ça va trinquer !*

qu'elle eut frappé à plusieurs reprises, Bettina redescendit. Elle ouvrit la vieille porte en bois donnant sur la salle voûtée et avança de quelques pas. Elle vit enfin son père.

—Papa ! ... Papa ?

Papa ne répondit pas.